

L'AVENTURE DE LA PENSÉE

Florence Vatan

Presses Universitaires de France | « *Revue de métaphysique et de morale* »

2013/3 N° 79 | pages 331 à 341

ISSN 0035-1571

ISBN 9782130618348

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2013-3-page-331.htm>

Pour citer cet article :

Florence Vatan, « L'aventure de la pensée », *Revue de métaphysique et de morale*
2013/3 (N° 79), p. 331-341.
DOI 10.3917/rmm.133.0331

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'aventure de la pensée

RÉSUMÉ. – Doté d'une solide formation philosophique, Robert Musil n'a cessé de se mesurer à la philosophie et aux défis qu'elle soulève. S'il se livre à une critique sans concession de l'esprit de système, de l'abstraction conceptuelle et des nébuleuses spéculatives, il n'en place pas moins son projet essayiste et romanesque sous l'égide d'une ambition philosophique. Cette philosophie autre, d'inspiration expérimentale, revendique la vigilance intellectuelle, l'esprit de clarté et l'attention au monde ordinaire. Elle promeut également l'exigence de penser par soi-même et à son rythme. *Aventure de la pensée*, elle s'ouvre aux conjectures et aux incursions dans l'indéterminé.

ABSTRACT. – As a former student of philosophy, Robert Musil kept measuring himself against philosophy and its specific challenges. If he uncompromisingly criticizes the esprit de système, conceptual abstraction, and nebulous speculations, his essayistic and novelistic project remains nevertheless driven by philosophical ambitions. With its experimental dimension, Musil's alternative philosophy promotes intellectual vigilance, clarity, and attentiveness to the ordinary world. It also encourages the ability to think for oneself at one's own pace. This intellectual adventure remains open to conjectures and to forays into indeterminacy.

« Le travail en philosophie [...] est avant tout un travail sur soi-même. C'est travailler à une conception propre. À la façon dont on voit les choses. »

Ludwig WITTGENSTEIN¹

La question des liens entre philosophie et littérature a préoccupé les philosophes de longue date, donnant lieu à des stratégies d'exclusion ou à des aveux d'affinité. Platon, comme on sait, a expulsé les poètes de sa République en opposant au jeu des simulacres et des apparences la quête philosophique de la vérité et de l'essence. C'est au contraire sous le signe d'une alliance étroite que « le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand » a conçu le rapport de la philosophie et de la poésie, cette dernière étant appelée à devenir l'éducatrice de l'humanité. Alliance intime encore, dans le sillage de Heidegger, entre philo-

1. *Remarques mêlées*, trad. fr. Gérard Granel, présentation et notes par Jean-Pierre Cometti, Paris, GF, 2002, p. 71.

sophie et poésie envisagées dans une césure radicale avec la réalité et la pensée communes. Plus récemment, le roman est devenu également un objet digne d'attention philosophique en raison de ses contributions à l'éthique et à la philosophie pratique².

Qu'il s'agisse de poésie ou de roman, les quelques exemples évoqués ci-dessus ont trait au regard que portent les philosophes sur la littérature en tant que terrain d'exploration privilégié, vivier d'exemples ou mode d'écriture susceptible d'éclairer en retour leur propre pratique³. Qu'en est-il du regard des écrivains sur la philosophie ? Le cas de Robert Musil mérite une attention particulière : la philosophie est très présente dans son œuvre comme en témoignent les nombreuses références aux traditions les plus diverses, de la philosophie antique à la phénoménologie en passant par la scolastique médiévale, Leibniz, la philosophie des Lumières, Nietzsche, Bergson et les philosophies de la vie. Musil ne cesse de se mesurer à cette discipline et aux défis qu'elle soulève. Son alternative essayiste et romanesque est porteuse elle-même d'une ambition philosophique : « Aie dans tes réponses l'exigence du philosophe et formule tes questions comme un écrivain ! Tel pourrait être mon portrait idéalisé⁴. »

Or Musil s'est refusé à devenir philosophe : après des études de philosophie, de psychologie expérimentale et de mathématiques à Berlin de 1903 à 1908, il déclina en 1909 – au nom de son « amour pour l'art littéraire » – l'offre d'Alexius Meinong qui lui proposait un poste d'assistant à Graz⁵. Le rapport de Musil à la philosophie est de fait teinté de méfiance, voire d'hostilité, comme le montre sa critique de l'esprit de système, de l'abstraction conceptuelle et des nébuleuses spéculatives. La littérature lui permet de mettre en cause l'hégémonie de la philosophie institutionnalisée et d'explorer la possibilité d'une pensée rigoureuse – d'inspiration essayiste et expérimentale – qui emprunte d'autres voies que l'argumentation conceptuelle : au « rationalisme de poisson séché » (E, 116) des théories coupées de l'expérience, Musil substitue la quête d'une alliance féconde

2. Voir par exemple Martha NUSSBAUM, *La Connaissance de l'amour : essais sur la philosophie et la littérature*, trad. fr. Solange Chavel, Paris, Éditions du Cerf, 2010 [1990], Sandra LAUGIER (éd.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, Puf, 2006, ou encore Jacques BOUVERESSE, *La Connaissance de l'écrivain : sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008.

3. Il s'agit, dans ces différents cas de figure, d'exhumer et de conceptualiser l'impensé ou le potentiel philosophique du texte littéraire : la littérature tend dès lors à être placée sous tutelle, la philosophie s'affirmant comme interprète légitime d'une vérité que le texte littéraire porterait à son insu. Voir sur ce point les analyses de Philippe SABOT sur le « schème didactique », illustré notamment par la lecture deleuzienne de Proust, et le « schème herméneutique », illustré entre autres par les interprétations de Heidegger et de Ricœur (*Philosophie et littérature*, Paris, Puf, 2002, pp. 35-53).

4. Robert MUSIL, *Essais. Conférences, critique, aphorismes, réflexions*, trad. fr. Philippe Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 554 (ci-après *E*). Sur la notion d'alternative romanesque, voir Jean-Pierre COMETTI, *Robert Musil ou l'alternative romanesque*, Paris, Puf, 1985.

5. Robert MUSIL, *Lettres*, trad. fr. Philippe Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 48.

entre intellect et sentiment en vue de promouvoir des « pensées vivantes », capables d'affecter de manière décisive notre expérience et notre intelligence du monde environnant.

I. LA PHILOSOPHIE EN DÉFAUT

Les philosophes – selon une célèbre formule musilienne – sont des « violents qui, faute d'armée à leur disposition, se soumettent le monde en l'enfermant dans un système »⁶ : les édifices théoriques dissimulent une volonté de puissance et une hybris spéculative célébrant l'universel, l'absolu et le définitif. Le jeune Törless subit cette violence de plein fouet lorsqu'il se lance dans la lecture de Kant sur la suggestion de son professeur de mathématiques. La découverte de ce philosophe prestigieux, « divinité redoutable » censée détenir « le dernier mot de la philosophie »⁷, se révèle une lecture éprouvante qui lui laisse un arrière-goût amer de défaite. Incapable de briser l'hermétisme de cette pensée, Törless se sent livré à une philosophie absconse, systématique et abstraite. Elle broie en lui toute assurance :

Il avait l'impression qu'une vieille main osseuse lui dévissait littéralement le cerveau. Quand il s'interrompit, épuisé, au bout d'une demi-heure, il n'avait pas dépassé la deuxième page, et il avait le front couvert de sueur. [...] Le soir déjà il ne pouvait plus toucher le livre. Angoisse ou dégoût, il ne savait au juste (D, 133).

Kant continue de le hanter dans un rêve où le philosophe et le professeur de mathématiques cheminent côte à côte, traînant avec peine un livre poussiéreux et s'arrêtant tous les trois pas pour discuter de points de détail. L'autorité de ce savoir incite Törless à brûler ses essais poétiques, geste symptomatique du pouvoir inhibant d'une pensée décrite comme fascinante, sclérosée et mortifère⁸. Du prestige à la sacralisation, il n'y a qu'un pas : Musil fustige la dévotion dont jouissent certains maîtres à penser de son époque – Stefan George, Karl

6. Robert MUSIL, *L'Homme sans qualités*, trad. fr. Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 2004, vol. 1, p. 292 (ci-après *H*, suivie du volume et de la page).

7. Robert MUSIL, *Les Désarrois de l'élève Törless*, trad. fr. Philippe Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1967, pp. 129-130 (ci-après *D*). À propos de cette scène, voir Philippe CHARDIN, « Proust/Musil. Littérature contre philosophie ; hiérarchies et préséances », in *Littérature et philosophie*, Anne TOMICHE et Philippe ZARD (éd.), Arras, Artois Presses Université, 2002, pp. 76-79. Voir également, dans le même volume, Florence GODEAU, « Le poète, le philosophe, l'anthropologue et l'anthropophage (Musil et quelques autres) », pp. 149-154.

8. Les volumes brochés de Kant figurent ainsi en bonne place dans la bibliothèque paternelle, bibliothèque « qu'on n'ouvrait jamais, sinon pour la montrer à un visiteur » : « C'était le temple d'une divinité que l'on n'approche pas volontiers » (*D*, 130).

Kraus, Ludwig Klages et Martin Heidegger –, « dictateurs de l'esprit » qui cultivent auprès de leurs adeptes un désir troublant d'allégeance et de servitude⁹.

Autre péril philosophique : le goût de l'abstraction. La pensée abstraite « march[e] sur des échasses » et n'a « qu'un minuscule point de contact avec l'expérience » (H, I, 405). Insensible aux nuances imperceptibles du monde phénoménal, elle en escamote la complexité et donne lieu à une pensée pompeuse et désincarnée, menacée d'insignifiance. Ici, la critique vise en priorité la philosophie de la vie et les visions du monde dichotomiques dont Musil a démonté et dénoncé les mécanismes chez Oswald Spengler, apôtre du déclin de l'occident. La condamnation des méfaits de l'intellect au nom d'une célébration néoromantique de l'irrationnel ne garantit nullement une vie pleine et authentique : tout au plus cautionne-t-elle une pensée approximative dont les concepts sont aussi « indistincts que des silhouettes dans une buanderie » (H, I, 513-4) et dont les invocations creuses – la vie, l'âme, le destin – relèvent d'une vision magico-religieuse du monde. Ces réponses compensatoires ont le clinquant des impostures. Dans *L'Homme sans qualités*, Arnheim et Meingast – champions de la spéculation vague et sosies romanesques de Walter Rathenau et de Ludwig Klages – cèdent aux prestiges de la rhétorique : emblèmes d'une mésalliance entre littérature et philosophie, ils encouragent le « débordement de l'imprécision lyrique sur les terres de la raison »¹⁰.

Est-ce à dire que Musil plaide en faveur d'une stricte séparation entre littérature et philosophie ? Il multiplie les signes de mise à distance : « Un écrivain ne doit (ni ne peut) aller jusqu'au système philosophique » (Jx, II, 460). Irrité par le « pur philosophique » (Jx, I, 195), il se refuse à « traiter une matière complètement refroidie, comme un philosophe » (Jx, II, 475) et semble considérer que la littérature se fait du tort dès qu'elle affiche des ambitions spéculatives : *Les Somnambules* de son contemporain et rival Hermann Broch « rend suspect le roman philosophique » (E, 559). Pour Törless, la séparation semble aussi nécessaire : telle est du moins la leçon qu'il tire de sa lecture éprouvante de Kant. Son accablement initial cède le pas à la découverte d'une richesse sensible intérieure qui le distingue des adeptes de la raison pure et dont il décèle la valeur à travers ses désarrois :

9. Robert MUSIL, *Journaux*, vol. 2, trad. fr. Philippe Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 421 (ci-après Jx).

10. E, p. 116. La critique de Meingast est particulièrement virulente : ce philosophe à la mode, qui tient « l'intellectualité » pour « l'instrument d'une vie desséchée » et qui souhaite au monde moderne « un bon grand délire » (H, II, 171), n'inspire à l'homme sans qualités que des sarcasmes : c'est « un bavard », déclare-t-il (H, II, 176).

Törless se sentit merveilleusement protégé de ces trop malins personnages et, pour la première fois, il comprit qu'il avait dans sa sensualité [...] quelque chose que personne ne pourrait lui enlever, que personne ne pourrait singer non plus, quelque chose qui le gardait, comme une muraille très élevée et très secrète, de toute intelligence extérieure. Croyez-vous que ces bonshommes si calés aient jamais été couchés au pied d'un mur solitaire, [...] tressaillant au moindre frémissement des pierres ? [...] Qu'il est aisé d'être un homme intelligent quand on ignore tous ces problèmes... (D, 143-4).

Dans cette confrontation avec Kant se jouent en filigrane le choix de la littérature et l'accueil de la sensibilité qu'elle autorise. Musil inaugure une réflexion sur les liens entre raison et sentiment à l'horizon d'un questionnement philosophique dont il est possible de dégager quatre traits caractéristiques : la vigilance intellectuelle, l'attention au monde ordinaire, le souci d'éprouver les idées – au double sens d'expérience et d'expérimentation – et le « don d'étonnement » (D, 37) qui fait pressentir à Törless, sous la surface lisse du monde policé, d'autres réalités obscures et bouleversantes. Cette philosophie alternative, inhérente au projet romanesque, se situe dans le prolongement d'une tradition critique et expérimentale telle qu'elle s'est développée notamment dans les travaux de Nietzsche, de Mach et de philosophes autrichiens comme Bolzano, Brentano ou Wittgenstein.

II. L'ALTERNATIVE ROMANESQUE

Faire acte de vigilance, c'est au premier chef débusquer le faux savoir et les diverses formes de « bavardage » intellectuel¹¹. Les ressources de l'ironie et de la satire se révèlent précieuses. L'Action parallèle est le théâtre privilégié de cette mise à nu critique : l'initiative mondaine destinée à découvrir l'idée rédemptrice qui consacrerait la supériorité de l'Empire austro-hongrois offre une variante cacanienne du « tintamarre de [...] cervelles philosophiques » dont se gaussait Montaigne¹². Les systèmes de pensée s'affrontent et se neutralisent mutuellement par leur multiplication incohérente.

Le roman a en effet la capacité de représenter la pensée en acte : il la montre dans ses contextes d'actualisation et l'insère dans le prosaïsme des situations et dans l'opacité de ses usages. Par ce biais, l'ironie musilienne exhibe les cou-

11. Sur la critique du « bavardage », voir Kevin MULLIGAN, « The Expression of Exactness : Ernst Mach, the Brentanists and the Ideal of Clarity », in *Decadence and Innovation. Austro-Hungarian Life and Art at the Turn of the Century*, Robert B. PYNSENT (éd.), Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1989, pp. 33-42.

12. Michel DE MONTAIGNE, *Essais*, vol. II, Pierre Villey (éd.), Paris, Librairie Felix Alcan, 1922, p. 252.

lisses de la scène théorique et idéologique de l'époque : le néonietzschéen Meingast allie son culte du surhomme et son apologie de la violence à des désirs homosexuels inavoués ; la pacifiste philanthrope, ironiquement nommée Drangsal, « marcherait sur des cadavres, s'il le fallait » (H, II, 338), pour le salut de ses idées, et les idéalistes subissent la platitude du monde familier¹³.

Que traduit cette ironie ? Au premier chef, une conscience lucide des limites de l'esprit humain : ni « geste de supériorité » – posture que Musil reproche à l'élitisme conservateur de Thomas Mann – ni cynisme ou scepticisme d'un esthète revenu de tout, elle est avant tout une « forme de combat » en lutte contre les schèmes de pensée linéaires et simplistes¹⁴. Par la multiplication, le déplacement et le renversement des perspectives, elle opère un « relâchement de l'aspect contraignant habituel » (Jx, II, 72) et jette une lumière neuve sur des phénomènes dont la saisie a été émoussée par les routines perceptives et intellectuelles. Il devient ainsi possible – comme le demande Nietzsche – de « redevenir de *bons voisins des choses les plus proches* » ou – pour reprendre une exigence similaire de Wittgenstein – de « pénétrer ce que tout le monde a sous les yeux », le proche se révélant souvent « ce qu'il y a de plus difficile à comprendre »¹⁵. Lorsque Musil affirme vouloir élaborer une « philosophie de la vie » (Jx, II, 461), son objectif est d'étudier l'existence sous ses aspects les plus ordinaires.

L'attention portée au concret participe d'une approche expérimentale à laquelle Musil donne le nom d'essayisme et qu'il associe au « sens du possible »¹⁶. Le sens du possible désigne la faculté de dépasser le cadre du donné immédiat pour penser « tout ce qui pourrait être "aussi bien", et de ne pas accorder plus d'importance à ce qui est qu'à ce qui n'est pas » (H, I, 35). La réalité, délestée de son primat ontologique, peut être ainsi traitée non pas comme un acquis, mais comme « une tâche et une invention perpétuelles » (ibid.). Au cœur de ce dispositif se trouvent les « expériences de pensée » telles que les définit Ernst Mach : comme dans la recherche expérimentale appliquée, ces expériences recourent à la variation, la comparaison et la sélection de paramètres, à cette différence près que leurs

13. Diotime, réfractaire à tout ce qui est bas et matériel, est une cible privilégiée de ces leçons de désillusions : l'égérie de l'Action parallèle « commençait comme si Dieu avait déposé la perle humaine, au septième jour, dans la coquille du monde, sur quoi Ulrich lui rappelait que l'homme était un amas de petits points posé sur la croûte d'un globe nain » (H, I, 322).

14. L'ironie ne consiste pas, comme avec Socrate, à « faire semblant de ne pas savoir », mais à « ne pas savoir », constat de modestie et d'humilité qui ne renonce pas pour autant à l'esprit de recherche. Robert MUSIL, *Prosa und Stücke, Kleine Prosa, Aphorismen, Autobiographisches*, in *Gesammelte Werke*, Sonderausgabe, A. FRISÉ (éd.), Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Verlag, 1981-1983, pp. 920, 941 (PR).

15. Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes*, vol. 3-2, Paris, Gallimard, 1971, p. 166. Ludwig WITTGENSTEIN, *op. cit.*, p. 131 et p. 72.

16. Sur l'importance de l'essayisme dans la « philosophie d'ingénieur » de Musil, voir Jean-Pierre COMETTI, *Musil philosophe. L'utopie de l'essayisme*, Paris, Seuil, 2001, notamment p. 19.

hypothèses restent souvent empiriquement invérifiables ou irréalisables¹⁷. Libérées des contraintes matérielles, elles sont en mesure de frayer la voie à de nouveaux horizons de recherche. Les utopies, dans l'œuvre musilienne, relèvent de cette démarche :

Une utopie, c'est à peu près l'équivalent d'une possibilité ; qu'une possibilité ne soit pas réalité signifie simplement que les circonstances dans lesquelles elle se trouve provisoirement impliquée l'en empêchent, car autrement, elle ne serait qu'une impossibilité ; qu'on la détache maintenant de son contexte et qu'on la développe, elle devient une utopie. [...] L'utopie est une expérience dans laquelle on observe la modification possible d'un élément et les conséquences que cette modification entraînerait dans ce phénomène complexe que nous appelons la vie (H, I, 285).

Sous la houlette de l'homme sans qualités pour qui la vie est une « vaste station d'essais où l'on examinerait les meilleures façons d'être un homme et en découvrirait de nouvelles » (H, I, 182), le roman teste diverses hypothèses et utopies, en particulier dans le domaine éthique. Le lecteur est confronté à des cas de figure complexes qui révèlent l'inadéquation des maximes rigides de la morale courante et qui suscitent sa perplexité. L'« éthique dynamique » à laquelle Musil aspire – éthique attentive à la diversité et la mobilité des situations – contribue à étendre le champ de la sensibilité et de l'imagination morale¹⁸. Elle suppose une attitude d'esprit « absolument ouverte » qui favorise « l'expérimentation et l'invention morale en grand » (H, I, 413).

À plus d'un égard, la démarche intellectuelle musilienne fait écho à la tradition philosophique autrichienne qui s'est constituée en rupture avec l'idéalisme allemand. Cette tradition, comme l'a mis en lumière Kevin Mulligan, possède cinq traits distinctifs : le souci de clarté ; une prédilection pour les problèmes spécifiques et les points de vue partiels ; l'adoption délibérée d'un point de vue naïf ; l'utilisation d'exemples et enfin la méthode de la variation¹⁹. L'exigence de clarté et l'intérêt pour les problèmes spécifiques se manifestent, comme on l'a vu, dans le rejet de l'esprit de système. L'écrivain, souligne Musil, a pour tâche de décrire « ce qui pourrait être, comme solution *partielle* de ce qui doit être » (Pr, 970-1) : les « explication[s] totale[s] » sont à ses yeux « mauvais signe » (Jx, II, 506). Aux prétentions à l'exhaustivité, Musil oppose une démarche prudente qui avance à petits pas.

17. Ernst MACH, *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, Verlag von Johann Julius Barth, 1906. Sur l'influence de Nietzsche et d'Ernst Mach sur la réflexion musilienne, voir Hans-Joachim PIEPER, *Musils Philosophie. Essayismus und Dichtung im Spannungsfeld der Theorien Nietzsches und Machs*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002.

18. Voir sur ce point Jacques BOUVERESSE, *op. cit.*, pp. 63-64.

19. Kevin MULLIGAN, *art. cit.*, pp. 33-41.

Le point de vue naïf consiste à faire abstraction des grilles de lecture préexistantes et à s'affranchir – comme le requiert Paul Valéry – de la panoplie des idées toutes faites²⁰. Lorsqu'Ulrich se lance dans l'exploration du sentiment « avec la naïveté d'un profane non dépourvu d'entraînement intellectuel » (H, II, 484), il veille à ce que ses nombreuses lectures de philosophie, de psychologie et de témoignages mystiques viennent stimuler, et non gouverner, le cheminement idiosyncratique de sa réflexion. Enfin le recours aux exemples et à la variation est une composante essentielle du projet romanesque. Dans son exploration de « l'autre état » – état marqué par une abolition des frontières du moi et par une participation accrue avec le monde environnant –, Musil examine un vaste éventail de manifestations possibles de ce registre d'expérience, allant du comportement pathologique de personnages comme Clarisse et Moosbrugger à l'aventure quasi incestueuse d'Ulrich et d'Agathe en passant par la caricature de la vogue néomystique au tournant du siècle.

III. PENSER PAR SOI-MÊME

La méthode adoptée par Ulrich dans son exploration du sentiment est à l'image de sa conception du travail intellectuel, placé sous le signe de la liberté et de l'autonomie. Bien qu'il ne se considère pas comme un « philosophe de métier », l'homme sans qualités entend « s'accorder le droit de penser par lui-même » (H, I, 406). La philosophie ne peut se limiter à une activité de spécialistes destinée à un public d'initiés et relevant d'un sacerdoce. Il importe d'en faire une pratique courante, un exercice quotidien de la pensée. D'où la nécessité de mettre à bas les cloisonnements intellectuels. La spécialisation a des effets pervers : d'un côté, les « pensées de haut vol » prospèrent dans une « sorte de basse-cour que l'on appelle théologie, philosophie et littérature » (*ibid.*) ; de l'autre, les experts scientifiques se ferment aux questions éthiques et existentielles sous prétexte qu'elles outrepassent leur domaine de compétence. Les manipulateurs et les idéologues de fortune ont dès lors le champ libre pour s'emparer de ces questions laissées en friche : Musil souhaite étendre l'intelligence scientifique aux problèmes de la vie afin de les soustraire à l'arbitraire de la propagande et de promouvoir une exploration adéquate du problème éthique qu'il place au cœur de sa quête : « Comment vivre ? ».

Penser par soi-même, c'est aussi revendiquer une indétermination généalogique, en marge des filiations théoriques imposées. La prédilection de Musil pour les « maîtres du flottement intérieur de la vie » (H, I, 293) et pour les éthiciens

20. Paul VALÉRY, « Poésie et pensée abstraite », in *Œuvres*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1965, pp. 1315-1316.

comme Nietzsche et Emerson tient à la singularité de leur démarche. Comme eux, Musil entend emprunter des chemins de traverse et se définir à distance des disciplines établies. Le choix du roman et de l'essai lui permet de s'inspirer librement des apports de la connaissance scientifique et de la réflexion philosophique sans s'assimiler ni se soumettre à elles.

Il serait tentant d'interpréter cette revendication de singularité comme une forme exacerbée de subjectivisme et comme une apologie du relativisme. Rien n'est plus éloigné du projet musilien. La méfiance vis-à-vis des illusions du moi, la conscience du leurre d'un sujet souverain transparent à lui-même et la critique des multiples formes de narcissisme intellectuel sont trop vives pour donner prise à une célébration du « génie » personnel. Penser par soi-même signifie avant tout reconnaître qu'on ne pense pas seul, mais en situation, en réponse ou en écho à d'autres pensées, et dans le sillage de traditions existantes, dans cet « étang de citations » (E, 236) qu'est la littérature. L'originalité et l'innovation sont plus affaire de regard inédit ou de reconfiguration d'un matériau existant que d'inventions ou de découvertes *ex nihilo*.

Par ailleurs, les processus à l'œuvre dans la genèse d'une pensée demeurent obscurs. Musil ne s'intéresse pas tant à l'inconscient freudien – trop réducteur à ses yeux en raison de l'importance excessive accordée à la libido – qu'au poids des automatismes intellectuels ainsi qu'aux sédiments affectifs et mémoriels dominant aux pensées leurs contours particuliers. Au schéma traditionnel du moi souverain – « schéma extrêmement rationaliste » relevant d'une « psychologie autoritaire centraliste » (E, 251) – se substitue une conception plus décentralisée de la pensée, accueillant la part d'ombre qui lui est inhérente. L'essayisme musilien reconnaît cette opacité constitutive : l'esprit, comme l'imagination, s'épanouit dans le clair-obscur. Les pensées les plus originales naissent souvent à l'insu de leur auteur, au terme d'un processus de maturation dont la genèse échappe en grande part à la raison consciente. D'où ces moments de fulgurance surgissant à l'improviste après de longues périodes de latence. Il s'agit moins d'une intuition spontanée, comme le prétend le néoromantisme de la philosophie de la vie, que d'un travail en sourdine, mobilisant l'intellect et la sensibilité.

L'exigence de penser par soi-même signifie également la définition d'un champ d'investigation propre que Musil baptise le « non-ratioïde ». Lié à l'indocilité des faits et à la variabilité des événements, le non ratioïde englobe « le domaine des valeurs et des évaluations, des relations éthiques et esthétiques » (E, 83) : il constitue la « patrie de l'écrivain, où sa raison est suzeraine » (E, 244). La pensée conceptuelle ne peut l'approcher sans en réduire la richesse et l'énigme. Seules les métaphores et les analogies sont en mesure d'en restituer la logique mouvante. La réflexion musilienne se fonde sur un usage cognitivement motivé des métaphores. Élevées au rang d'opérateurs herméneutiques, elles sont

à même d'explorer un domaine marqué au sceau de l'indéterminé. Leurs résonances sensibles et intellectuelles en font des tropes privilégiés de « l'esprit », « bien suprême », que Musil souhaite distinguer de « l'idée [...] des philosophes » pour qui « le bien suprême est la raison » (E, 552).

Cette pensée « senti-mentale », au sens littéral du terme, allie les ressources du sentiment et de la raison. Elle forme le creuset des « pensées vivantes », sources de « connaissances affectives » et d'« ébranlements intellectuels » (E, 48)²¹. Indissociables de l'élan qui les a fait naître, les pensées vivantes empoignent l'individu en devenant le « centre d'une cristallisation instantanée de tout [son] être » (H, II, 1033) ; elles possèdent un visage, un rayonnement singulier dont l'éclat s'estompe dès que l'on tente de le fixer. Ce sont également des pensées motivées, à savoir des pensées que l'on a fait siennes, qui nous concernent et dont nous pouvons répondre, loin, par conséquent, de l'indifférence et du laissez-faire que Musil associe à l'indolence éthique de ses contemporains, loin aussi des croyances précipitées qui consistent, selon Ulrich, à « [s']asseoir dans un panier d'œufs pour couvrir son contenu inconnu » (H, II, 122). Penser par soi-même consiste à « couvrir ses propres idées », à les laisser mûrir selon leur temporalité propre. De même que Wittgenstein faisait de la lenteur une vertu philosophique et suggérait aux philosophes de se saluer par la formule « Prends ton temps ! »²², Musil revendique une démarche posée et contemplative à une époque « ruisselant d'énergie » et marquée par l'affairement et la violence : il entend travailler à son rythme et s'accorder un droit – fût-il vécu douloureusement – à la lenteur.

Lenteur, mais aussi audace et résolution. En dépit de ses réserves à l'égard de Kant, Musil inscrit son œuvre dans le sillage de l'injonction kantienne « *Sapere aude* » : il s'agit d'oser l'aventure d'une pensée tournée – comme le suggère l'étymologie du terme – vers l'avant et tendue vers l'avenir. Aussi rejette-t-il les « fétiches mystiques » – « l'époque, la nation, la race, le catholicisme, l'homme intuitif » (E, 148) –, la quête des fins dernières ou la conjuration nostalgique des origines. En marge de ces approches régressives, l'aventure musilienne s'ouvre aux conjectures, aux incursions dans l'incertain et aux explorations de l'instable et de l'indéterminé afin de contribuer à une « méthodologie de ce qu'on ne sait pas », laquelle « exige de la passion et de la prudence » (H, II, 122). Les connaissances ainsi obtenues ne peuvent prétendre à la généralité des lois scientifiques pas plus qu'elles ne se transmettent sous forme d'énoncés vérifiables. Elles n'en relèvent pas moins du souci de rendre compte des phénomènes abordés de la manière la plus rigoureuse possible.

21. Sur l'importance des « pensées vivantes » et sur l'exigence de « vivre la signification », voir l'étude éclairante de Sophie DJIGO, *La Raison vivante. Robert Musil et la vérité romanesque*, Paris, Éditions L'Improviste, 2013.

22. Ludwig WITTGENSTEIN, *op. cit.*, p. 153.

Musil a insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'il se considérait comme un écrivain (*Dichter*) et non comme un philosophe. Gêné par sa propre tendance à l'abstraction et par la propension des philosophes à « faire de [leurs] pensées une manie », il a mis en scène un héros, Ulrich, « retenu par une certaine crainte de penser trop »²³. Sa démarche reste toutefois animée par un questionnement philosophique sur le rapport de l'individu au monde, à la connaissance et au langage. Proche d'une tradition critique et essayiste, il voit dans le roman une manière de dépasser ce qu'il perçoit comme les limites de la philosophie – son excès d'abstraction, de conceptualité et de système – au profit d'une réflexion permettant d'intégrer raison et sentiment. La littérature joue à ce titre un rôle décisif : elle autorise une « intégration maximum possible de l'affectivité » (E, 410). L'effet majeur d'un roman, observe-t-il « doit être dirigé vers le sentiment » :

Les pensées ne doivent pas y figurer pour elles-mêmes. Elles ne peuvent pas non plus, ce qui représente une difficulté particulière, être développées comme le ferait un penseur ; elles sont des « composantes » d'une forme (*Gestalt*). [...] La richesse des idées fait partie de la richesse du sentiment (H, II, 1042).

L'aventure musilienne conjugue ainsi le sens des limites avec une conscience aiguë des problèmes à explorer et de la tâche à accomplir. Par sa dimension essayiste et expérimentale, elle relève d'une philosophie appliquée où le souci d'exactitude est indissociable de préoccupations esthétiques²⁴. Cette aventure se distingue par sa force de questionnement, la rigueur des réponses qu'elle essaie d'apporter et sa tentative de redéfinir le lien entre la pensée et l'expérience. Attitude intellectuelle plus que discours constitué, elle est avant tout une façon d'interroger le monde, une manière de penser, de vivre la pensée²⁵.

Florence VATAN

Université du Wisconsin à Madison

23. E, 577 ; H, I, 293. Musil s'est d'ailleurs demandé si son penchant à l'abstraction n'était pas symptomatique d'une absence de « courage à traiter en penseur et en savant [s]es préoccupations philosophiques, de sorte qu'il [lui fallait] les introduire subrepticement dans [s]es récits, les rendant impossibles » (Jx, II, 463).

24. Musil définit son style comme « l'élaboration exacte d'une pensée [...] sous la forme la plus belle qu'[il] puisse lui donner » (Pr, 942).

25. Je remercie Ivan Ermakoff pour sa lecture attentive et ses précieuses suggestions.